

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 5

Artikel: L'armée de l'Est
Autor: Secretan, Ed.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207546>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PATOIS DE BLONAY

III

PLUS nous avançons dans la lecture du *Glossaire du patois de Blonay*, et plus aussi grandit notre admiration pour le labeur que s'imposa Mme Louise Odin. Ce n'est pas une sèche énumération de vocables qu'elle a faite, mais une œuvre vivante, palpitante de son amour pour la terre natale et qu'éclaire à chaque page sa haute intelligence des questions du langage et des traditions locales. Mettant de côté toute fausse pruderie, l'auteur n'a pas reculé devant les mots crus et les historiettes gaillardes ; mais elle s'est plus surtout, et les amis du patois lui en seront tous reconnaissants, à montrer la richesse de notre vieil idiome en tourneres vives et jolies, en pittoresques images si difficiles à rendre en français. La collection d'idiommes du *Glossaire* suffirait à elle seule à donner son prix à ce bel ouvrage. Faisons-y encore quelques emprunts.

Au mot *dézalétyi* (ne plus allaiter, sevrer) Mme Odin écrit : « J'entendaus deux vieillards deviser des temps passés et rappeler leur âge : « Vâi, vâi, disait l'un, ne sein pa mô dézalétyi ! », voulant dire : « Il y a longtemps que nous sommes au monde. »

Krêssô kemein la tyuva dou vêi : je crois comme la queue du veau (c'est-à-dire du côté de la terre), disent volontiers les personnes âgées.

Et ce vieux garçon, à qui l'on demandait pourquoi il ne s'était jamais marié, et qui répondait : « Vouléi vouerdâ mon pusseladzo ». C'était le même peut-être qui annonçait ainsi l'approche du mauvais temps : « Ne voulein avéi dou poutein, lé pudze mé sakreifoyon. »

Croquis d'un homme à la bouche fendue jusqu'aux oreilles : « L'a on-na botze kemein on koutéi à pouâ » (couteau à tailler la vigne). Autre, d'un gros joufflu : « L'a déi dzoute grosse kemein on tyu dé pouro » (comme un derrière de mendiant, de fainéant). En patois on dit pour les fesses : « lé dzoute dou tyu. »

Le Vaudois, écrit Mme Odin, aime beaucoup une certaine façon détournée de mortifier son prochain, ou de *fyon-nâ*. Ainsi, voit-il passer un homme, la hotte au dos, et dont le bisaïeu en a volé une dans une cave, il dira : « Di vâi, Rodo, te lé tin à la cava, té lotté ! »

Les femmes de Blonay ne s'entendent pas moins bien à la raillerie. Leurs maris ont-ils mis le *guillon* au tonneau, elles disent : « Lé on bêi momein po lé z'omo tyé ci yô metton le gueylon à n'on bossaton ! » ou bien : « Kan l'an met le gueylon, l'an tot dou lon ôk' à fér' à la cava ! » ou encore, dans bien d'autres circonstances :

Kan lé z'omo faron bin,
Lé lâivre preindron lé tsin.

Mais les hommes le leur rendent avec lassitude : « Tote lé fémale son déi batollié », déclarent-ils ; « kan du-tré fémale son einseinbllio, fan on batolliadzo k'on ne léi vêi gotta » ; ou :

Kan fenne botson dé parlâ,
L'interrèmein fô apréstâ ;

et ce dicton encore : « Ne fô pa mé dé fémale dein on-na mëizon tyé ke ne léi y a dé forné. »

Tous ces « fions » n'empêchent pas les femmes de vaquer vaillamment aux travaux de la maison et des champs, et de rire bien souvent comme ces paysannes qui racontaient ingénument : « Ne z'ein tan rizu ke ne no sein pessi permî », à l'exemple des dames de Romont dont parle le doyen Bridel : « No z'ein tan rizu, disaient-elles, ke no z'ein fê lo rio pê lo pâilo. »

Les filles de Blonay n'ont pas seulement la gaité en partage ; elles sont encore fort jolies, et elles le savent bien. N'est-ce pas l'une d'elles à qui le photographe demandait si elle voulait être prise de face ou de profil, et qui répondait : « Na, ma fêi na, ne vu pa éithe yusa dé travé ; faréi bêi vêre ! Me vu k'on mé vaye dréi dévan. »

Pour leur plaisir, les hommes ne doivent pas laisser croître la barbe : « Lé fêmal' ou veladzo n'amon pa vêre ke lè z'omo san barbu ; éi dyon ke seïnbllyon éi boko, ke son assebin barbu ». Il déplaît surtout au beau sexe de Blonay de voir les pasteurs avec des mines de sapeurs ou de capucins : « Cein l'é tan pou de vêre on menistro su sa dzayir' avoué on-na barba. Lé z'ôtro yadzo, l'é menistro ne la léissivan pa vêni. »

Des jeunes gens de son village, Mme Odin ne dit pas que des choses agréables. Elle les trouve bien turbulents et enclins aux farces un peu grosses parfois : « L'é z'ou yu déi valoté fêre déi poute z'atrapé : fazan on krau ou mêtein d'on sindâi, métan dein ci krau de la bauza, épou krevavan le krau avoué dei prime brantsette é koke follye d'abro ; sé vêlyvan po vêre ko l'einfontherâi dein le krau ; l'avan dou plézi à l'ôtre dzerâ ».

Il y a un peu plus de cent ans, quelques-uns d'entre eux payèrent cher l'offense faite à une noce : pour se venger d'époux qui n'avaient pas voulu faire danser la jeunesse, ils avaient « brûlé les pas » de la noce, c'est-à-dire qu'ils avaient allumé du feu de loin en loin sur ses pas et que, tout en tirant des coups de feu, ils l'avaient fait suivre d'un mannequin juché sur un âne. Cette plaisanterie leur valut l'emprisonnement, puis la ruine.

Si le patois fourmille d'expressions charmanantes, il est en revanche assez pauvre en vocables. Ainsi le mot *éstoma* sert à désigner la poitrine avec tous ses organes, et même le cœur, pris au figuré. Quand le campagnard tousse, c'est toujours l'estomac qui lui fait mal : « Me fô tan toussi dé l'estomâ ! » Il dit : « Se refére l'estomâ », pour se restaurer ; « clia fémala n'a rin d'éstomâ », pour : cette femme n'a pas de gorge ; « forssi de l'estomâ », pour : presser fortement de la poitrine un objet qu'on veut pousser, comme cela se faisait jadis pour confectionner les saucisses. « On éstoma d'apotityéro », un corps qui a toujours besoin de drogues ; « déi z'estomé dé tsavô », de forts estomacs ; « déi z'estom' à du-tré z'élâdzo », des estomacs qui supportent tous les mélanges. « N'ein é mô à l'estomâ de vêre cein ke se passé » : J'ai mal au cœur de voir ce qui se passe.

L'estomac du paysan n'aime guère le potage qu'on sert à la ville : Kan on va dein lé vele démandâ de la sepa, vo ballion de la cliarisse ke lîy a rin tyé de l'éivouté et koke gran d'on sa pa dé tyé, ke sé koresson apréi dein l'assietta.

On ne lui donnait assurément pas de la cliarisse à ce villageois de Blonay qui allait à tous les enterrements, rien que pour bien boire et bien manger, et qui disait en entrant dans la maison mortuaire : « Mé reindo à l'einvitachon ke m'a éthâ fête », quand bien même personne ne l'avait invité.

Un autre original, le vieux H., mettait un gilet rouge pour porter le deuil de sa femme.

A propos de deuil, on dit : « portâ le dyo de sé z'allion », porter le deuil de ses vêtements, c'est-à-dire user ses vêtements noirs sans être en deuil.

Autre jolie expression : « alâ à tyusson, tyusetta » ; littéralement : aller à cuisse, cuissette ; monter à deux, homme et femme, la même monture, comme cela se pratiquait autrefois à toutes les noces, et comme cela se voit partout encore dans le Valais.

Cet usage s'est perdu à Blonay, ainsi que celui de *bottâ* les indigents et les magistris. Jadis, la commune devait botter tous ses pauvres, et aussi les régents, au nouvel-an. A ces derniers, le chose ne plaisait guère, car si les souliers étaient bons, ils n'avaient certes rien d'élégant. Et puis, il était humiliant pour les maîtres d'école d'aller quérir, en compagnie de tous les assistés, les souliers alignés sur la table municipale. On raconte que le régent Genton

tournait et retourna ses chaussures neuves sans pouvoir se décider à les emporter. « Vous n'avez pas l'air content, lui dit un municipal. — Il me semble, répond le régent, que pour monter en chaire, ces souliers sont bien grossiers. — C'est à prendre ou à laisser, réplique le municipal. » Là-dessus, Genton fait un demi-tour et s'en va sans ses chaussures. L'affaire fit du bruit, et si quelqu'un fut blâmé, ce ne fut pas le maître d'école. Dès lors, la commune renonça à chausser ses instituteurs.

Sont-elles aussi tombées dans l'oubli les formulets imitatifs ? Voici celle qui rappelle le chant du ramier :

Fou, fou, fou, seré bin fou
Dé tsandzi dyi z'au contre dou !

On a parodié de même la chanson du pinson : Kan le tyeinson sein veni le bô tein, éi tsante son fouri, fouri (printemps, printemps). Il dit alors aux femmes : « Tallye té pyein, tallye té pyein », coupe (ôte) les chaussures que tu mets sur tes souliers, ce qui veut dire qu'il ne gêlera plus. En été, il dit aux faucheurs : « T'éi, t'éi dyahliamein matenâi, matenâi ! »

(A suivre.)

V. F.

Comme la divinité.

Il y avait, voici bien longtemps de cela, dans une paroisse à l'ouest du canton, un pasteur qui était peut-être un très brave homme, mais auquel manquaient la plupart des qualités du consolateur des âmes et du prédicateur. Ses ouailles ne le voyaient qu'à l'église. Elles l'y voyaient longtemps, à vrai dire, car ses sermons étaient interminables, autant que pâteux. Petit à petit, le vide se fit devant sa chaire ; il finit même par n'avoir plus pour l'écouter qu'un vieux conseiller de paroisse venu par devoir et qui avait coutume de dire : « Notre ministre me suicide tous les dimanches. »

On demandait un jour à cet ancien d'église ce qu'il pensait de son pasteur.

— Tout ce que je puis vous dire, répondit-il, c'est qu'il possède trois des marques de la divinité : il est incompréhensible, invisible et éternel ; incompréhensible au temple, invisible la semaine, éternel dans sa paroisse.

V. F.

L'ARMÉE DE L'EST

Ce fut un spectacle navrant que celui de l'entrée de l'armée en Suisse. Dès qu'ils ne furent plus soutenus par la crainte du danger et la poursuite de l'ennemi, ni excités par leurs officiers, dit M. le major Davall ; dès qu'ils se sentirent sur un sol hospitalier où des mains secourables se tendaient vers eux de toutes parts, les soldats s'affaissèrent complètement et perdirent le peu d'énergie qui leur restait encore. Un très grand nombre marchaient les pieds nus, enveloppés de misérables chiffons. Les chaussures, faites d'un cuir spongieux, mal tanné et la plupart trop étroites, n'avaient pas pu supporter les marches dans la neige et la boue ; les semelles étaient absentes ou dans un pitoyable état. Beaucoup de ces malheureux avaient les pieds ensanglantés ou gelés. Les uniformes étaient en lambeaux. Les hommes s'étant affublés de tous les vêtements qu'ils avaient trouvés sur leur route, l'aspect général des troupes présentait d'invisibles bigarrures. Plusieurs avaient encore le pantalon de toile reçu à l'entrée en campagne et grelottaient à faire pitié. Une toux stridente et continue se faisait entendre de la tête à la queue des colonnes ; tous à peu près en étaient affectés. Fantassins de toutes catégories, zouaves, turcos, soldats de la ligne, chasseurs à pied, gardes mobiles, cavaliers démontés, cuirassiers, dragons, artilleurs, tous étaient confondus dans cette cohue. Quelques corps seulement avaient gardé leurs rangs, tantôt une ou deux compa-

gnies, ici ou là un bataillon accompagné de ses chefs, enfin trois ou quatre régiments, du XVIII^e corps surtout et de la réserve générale, complets ceux-là et en bonne ordonnance.

Par un instinct de conservation bien naturel, tous ces hommes serraient sur la tête de la colonne, en sorte qu'il n'y eut ni intervalles ni accoups dans le défilé.

A mesure que les soldats mettaient le pied sur le territoire suisse, ils déposaient fusil et sabre, équipement et munitions. Bientôt d'immenses tas d'armes de tous genres s'élevèrent à droite et à gauche de la chaussée couverte de neige.

Le commandement des troupes suisses avait eu d'abord l'intention de suspendre le désarmement pendant la nuit, pour permettre aux troupes de prendre quelque repos. Il ne fut pas possible d'observer la consigne. Dès que le moindre arrêt se produisait dans la colonne, c'était de la queue à la tête une irrésistible poussée. Point de halte ni de repos dans ce flot d'hommes descendant, en longues files noires, les versants du Jura blancs de neige, sans cesse bousculés par les derniers venus, pressés de se mettre à l'abri, de trouver quelque part, où que ce fût, un toit, un gîte. Les troupes les premières entrées durent marcher jusqu'au soir, pour évacuer les routes et permettre à la queue d'avancer. Les plus fatigués, les plus misérables, exténués, tremblant la fièvre, s'accroupissaient ou tombaient au bord du chemin, inertes, insensibles à tout, incapables d'agir, à peine de parler. La pitié publique relevait ces moribonds. On en remplissait les étables et les granges et, plus bas, dans les vallées et la plaine, les infirmeries, les écoles, les églises. Les populations, échelonnées le long des routes, faisaient de leur mieux pour soulager tant de misères.

Des milliers de chevaux et de voitures coupaient, par intervalles, ce flot humain qui passait. Les chevaux faisaient pitié autant que les hommes. Maigrés, efflanqués, pouvant à peine se tenir sur leurs jambes, ils tombaient par centaines. On se bornait à couper les traits, à traîner les pauvres bêtes hors de la chaussée et on les achevait d'un coup de fusil. Les routes étaient jonchées de cadavres. D'autres, affamés, cherchaient à ronger tout ce qui était à leur portée, les jantes des roues de la voiture qui les précédaient ou les crins du compagnon de misère attelé devant. Privés de soins depuis longtemps, leur corps n'était souvent qu'une plaie dégoûtante. De l'aveu des conducteurs, un grand nombre de chevaux des batteries n'avaient pas été déharnachés depuis plusieurs semaines. Les chevaux de la cavalerie, quoique harassés, étaient, en général, moins mal tenus. Les cavaliers montraient encore quelque sollicitude pour leur monture, tandis que les hommes du train de l'artillerie et des équipages traitaient leurs attelage avec une révolte brute. A Yverdon, à Colombier, on dut faire entourer les parcs d'une forte chaîne de sentinelles pour empêcher les soldats du train de s'échapper et les forcer à donner des soins à leurs bêtes.

Sur les points de passage principaux, ce lamentable défilé dura le 1^{er} février pendant toute la journée, la nuit suivante sans interruption et une partie de la journée du lendemain. Toute la génération d'hommes qui, en Suisse, a assisté à ce lugubre épilogue d'une guerre cruelle en a gardé, impérissable, le tragique souvenir. Jamais on n'avait vu, dans cet heureux pays, pareil désastre.

L'Armée de l'Est.

Ed. SECRETAN.

Vers Sedan. — *Vers Sedan*, récit anecdotique avec clichés de cette malheureuse campagne, vient de sortir de presse. — On peut se la procurer pour le prix de fr. 1.50 auprès de l'auteur, M. Ernest Tissot, rédacteur à la *Feuille d'avis de Lausanne*, avenue Montagibert, 8, Lausanne. Envoi contre remboursement.

Ma sœur a la rougeole !

Jean Crazet, bambin de dix ans, élève d'une école lausannoise, déclare à son maître :

— M'sieu, ma sœur a la rougeole.

— Eh bien, mon ami, dit l'instituteur, dépêche-toi de filer et ne rentre en classe que lorsque ta sœur sera guérie.

Pas besoin de dire si l'écolier se le fit dire deux fois. Quelques instant plus tard, un de ses camarades lève la main.

— M'sieu, fait-il, la sœur à Jean Crazet, elle demeure pas chez eux : elle est chez sa tante, à Genève !

LE KOTHÈ

Lé y avéi à Tsouthey¹ tré villio ke sé disputávan kemein fous toté lé né ou kothè². A la fin sé mérmedzivan tan ke ne savan pa mé tyé ke dezan ; épou éi bouélavan kemein déi z'einradzi ; tsakon dé lau vouléi avéi rézon et nion ne vouléi bastâ. Le villio B., ke femâve, mé seinblâve le pllie réizenablio. Sé lèvâi ein dezein :

— Krayo ke n'ein prou z'ou dé pllézzi por ouâi, fô méinadzi ôke por déman ; m'ein vé mé kutzi : bouna !

— On-na merda por tè ! ke léi répondâi le pllie tseinpourlo déi tré.

Kan lé fémale l'oudzan cein, l'ouvrâvan lou feniéthré et lou kriyâvan :

— Vo n'éi pa vergogne dé balli déi z'xeinplio kocein éi dzouvene dzein, villio fou ke vo z'éithé ! Vo fara bin mî dé vo retréssy, na pa teni déi propou skandale kemein vo teni !

Adon tsakon sé lèvâye por alâ à batot pllia. Le leindéman, l'iré tot à rékemeinci. Léi y a grantein ke ellou tré villio fan terra, mâ léi y a onko bin déi dzein ke sé soveingnon déi kothè déi Tsouthey ke l'iran rénon-mâ po lou tsekagné.

Louise ODIN.

¹ Chauxey, quartier supérieur de Tercier, qui est le village principal de la commune de Blonay.

² « Coterd », en d'autres endroits.

LA CHANDELEUR

C'ÉTAIT, avant-hier, la Chandeleur. Cette fête catholique avait pour objet de rappeler la présentation de l'enfant Jésus au temple et la purification de la Vierge. Elle n'est plus guère célébrée. Son nom lui vient des cierges bénits (chandelles) qu'on y portait en procession. Nos pères vouaient une grande attention au temps qu'il faisait ce jour-là. Voici quelques-uns de leurs dictos :

Si à la Chandeleur il fait beau,
Il y aura du vin et de l'eau.

A la Chandeleur, neige sur le poteau ;
Si elle n'est pas, il la faut.

Quand la Chandeleur luit,
L'hiver 40 jours s'ensuit.

La Chandeleur noire,
L'hiver fait son devoir,
La Chandeleur trouble,
L'hiver redouble.

Si le soleil luit le lendemain,,
Gardez bien votre foin,
Car il vous sera de grand besoin.

Etrennes d'honneur
Durent jusqu'à la Chandeleur.

A la Chandeleur
La grande douleur.

A la Chandeleur
Toutes bêtes sont en horreur.

A la fête de la Chandeleur
Les jours croissent de plus d'une heure
Et le froid pique avec douleur.

Le jour de la Chandeleur
Quand le soleil suit la bannière,
L'ours rentre dans sa tanière.

La veille de la Chandeleur,
L'hiver se passe ou prend vigueur.

A la Tzandélauza, lè dzor l'an cru d'on repé d'épauza.

Se lou lau pau vaire, lou dzor dè la Tzandélauza, d'ouna montagne à l'autre, fau sè récatzi chi se-nan-nè.

A la Tzandélauza, se lè pon ne san pa fé, sè fan ; se san fé, sè défan.

Les présages de la neige

Si la première neige persiste pendant quelque temps sur le sol à des endroits non exposés au soleil, attendez-vous à un hiver rigoureux.

Quand la neige tombe sèche et dure, c'est qu'elle ne fondra pas de sitôt ; tombe-t-elle, au contraire, en flocons épais et mous, c'est signe de pluie prochaine.

Le bois que l'on brûle l'hiver pétille plus fort avant la tombée de la neige.

Il faut trois jours de temps couvert pour amener de la neige épaisse.

Si les flocons augmentent de volume, c'est que le dégel est proche.

S'il n'est pas encore tombé de neige en janvier, il n'en neigera que plus fort en mars et avril.

Plus il neige, plus l'hiver est sain.

Hiver neigeux, année riche.

La neige est l'engrais du pauvre, et une chute abondante de neige est le présage d'une récolte abondante aussi.

On-na bouna nâi vò onna bouna fémayé, disent les paysans.

Et aussi : Vaut mî là nâi à tein tyé tâ.

Quiproquo. — Un éleveur de chiens faisait l'article à une veuve encore très appétissante :

— Ce qu'il vous faudrait, madame, c'est une bonne bête, fidèle, intelligente, qui vous gardera dans votre isolement.

— Monsieur, dit-elle, en rougissant, vos ouvertures m'honorent infiniment, mais je ne sais qu'y répondre, tant elles sont inattendues.

La dernière. — Dans un petit café de la campagne, deux paysans parlaient d'un voisin, ivrogne incorrigible, qui avait exprimé ses dernières volontés. On s'étonnait fort qu'il ait déclaré — la chose n'est pas encore commune à la campagne — tenir expressément à être incinétré.

— Je me demande, disait l'un des deux interlocuteurs, où il a bien pu trouver une idée pareille. Tiesque ça peut bien lui faire d'être enterré ou bien incinétré, comme y disent ?

— Mon té, fit l'autre, qui n'a pas sa langue dans sa poche, c'est probablement pour avoir le plaisir de prendre une dernière « cuite » !

Théâtre. — Voici les spectacles de la semaine : Dimanche 5 février, en matinée, *Le Bois sacré*, comédie en 3 actes de MM. de Flers et Caillavet. — En soirée, *Le Bois sacré* et *Le Flibustier*, pièce en 3 actes, en vers, de Jean Richépin.

Mardi 7 février, 4^e représentation populaire.

Jeudi 9 février. Pour la première fois à Lausanne, *Un cas de conscience*, pièce en 2 actes, de MM. Paul Bourget et Serge Basset, et *Papillon, dit Lyonnais le Juste*, pièce en 3 actes de M. Louis Bériére.

Kursaal. — *Rêve de valse* continue de charmer des centaines d'auditeurs chaque soir. Jamais opérette ne fut si bien montée. Quant à l'interprétation, elle est parfaite. Mlle Jane Ceska entre autres, a conquis tous les suffrages. C'est une des rares chanteuses d'opérette qui soit en même temps comédienne.

Dimanche, matinée avec *Rêve de valse*. Rideau à 2 1/2 h. précises ; fin du spectacle à 5 1/4 h. et à 11 1/4 h. précises.

Drapes de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linge pour tressaillages. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant, à **Bleienbach**.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRE.

Lausanne. — **Imprimerie AMI FATIO**